



Russell et la Philosophie

Anne-Françoise Schmid

► **To cite this version:**

| Anne-Françoise Schmid. Russell et la Philosophie. 2005. halshs-00006394

HAL Id: halshs-00006394

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00006394>

Preprint submitted on 29 Nov 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Russell et la philosophie

Anne-Françoise Schmid, INSA de Lyon et Archive Poincaré (Université de Nancy-2, UMR CNRS n° 7117)

“ « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie », Epître aux Colossiens, 2, 8 ”, exergue à *My Philosophical Development* (1959).

Russell commence l'un de ses livres par cet exergue paradoxal, si l'on songe qu'il s'agit justement de l'histoire de ses idées philosophiques qui est en jeu. Cet exergue est le signe d'un rapport à la philosophie qui n'est pas simple, et dont j'aimerais discuter certains aspects dans cet exposé.

Pour cela, je structurerai l'exposé de façon suivante :

Introduction

- 1) Quelques remarques de Russell sur la philosophie**
- 2) La signification probable de l'exergue**
- 3) Les effets de cette conception sur la logique et la philosophie**
- 4) Conclusions sur l'œuvre de Russell : la relation entre philosophie et éthique.**

Introduction

Une première difficulté du sujet est que Russell a joué un rôle si fondamental dans l'émergence du continent logico-mathématique que ses idées ont été très vite « momifiées » si l'on peut dire, et elles sont actuellement assez peu discutées — si l'on compare par exemple aux intenses discussions que suscite la philosophie de Wittgenstein. Dans les jugements habituels sur Russell, il y a une sorte d'écrasement du temps historique dû à la célébrité trop vite caricaturée de l'une de ses thèses, celle que l'on a appelée plus tard le « logicisme ». L'énoncé de la thèse semble appeler de nos jours sa condamnation, et renvoyer Russell aux limbes de la logique moderne.

Une deuxième difficulté tient au fait que Russell a mené de front plusieurs œuvres : une œuvre de logique, une œuvre de philosophie des sciences, une œuvre de philosophie, une œuvre éthique et une œuvre politique, et même une œuvre littéraire (il a eu le prix Nobel en 1950). Cela fait un ensemble immense. On attend encore de nombreux tomes d'inédits dans les *Collected Papers*. Russell n'a d'ailleurs pas voulu que l'on fasse un lien entre sa philosophie et son éthique. Cela fait une œuvre polymorphe, qui suppose un rapport complexe à la philosophie.

Une troisième difficulté est que la philosophie de Russell évolue constamment. On a rarement l'occasion d'observer de telles modifications sur un si long temps chez un même auteur. On peut faire l'hypothèse que l'histoire de la philosophie de Russell rend ainsi indirectement compte de son rapport à la philosophie. Dans cette évolution, une chose reste constante, c'est que la philosophie a à se préoccuper des relations des symboles aux choses, à prendre pour objet la structure du monde et ne pas s'en tenir à l'analyse des phénomènes linguistiques. Cette tâche lui paraît particulièrement aride : « ... ce à quoi vous êtes supposés penser est d'une telle difficulté et est tellement insaisissable que quiconque s'y est essayé sait que l'on n'y pense jamais, si ce n'est peut-être une demi-minute tous les six mois. Le reste du temps on pense aux symboles, parce qu'ils sont tangibles ; mais la chose à laquelle on est censé penser est redoutablement difficile et souvent on n'y parvient pas. Est vraiment un bon philosophe celui qui y parvient une minute tous les six mois. Les mauvais philosophes n'y pensent jamais. » (*La Philosophie de l'atomisme logique*, PLA, 1918, p. 344). On peut

affirmer que les modifications dans la philosophie de Russell portent justement sur ce quoi nous pensons selon lui si rarement. Il ajoute dans MSH : « Le désir de connaître la vérité est très rare dans sa pureté et on ne la rencontre même pas fréquemment parmi les philosophes. » (MSP 239).

Il est possible de réunir un certain nombre de remarques faites sur la philosophie par Russell. Je vais en supposer la permanence dans son œuvre, à très peu près au moins. Ces remarques sont d'une extrême généralité, mais néanmoins bien déterminées, car elles permettent de distinguer la philosophie des sciences et de l'éthique. Je ferai un certain nombre de citations, comme une promenade dans l'œuvre et une boussole pour son interprétation. Je me référerai principalement à deux ouvrages écrits après *Principia Mathematica*, en 1912 et 1914, lorsque son travail principal est élaboré, mais avant la mort de Louis Couturat, avec lequel il a eu la correspondance philosophique et scientifique la plus importante qu'il reste que j'ai éditée en 2001 et que j'utiliserai également dans la suite.

Quelques remarques de Russell sur la philosophie

Philosophie aride et générale

Avant tout, la philosophie est générale, aride et abstraite. Elle est une « connaissance abstraite de l'universel » (*Problèmes de Philosophie*, 1912, p. 185 ; PP). Plus tard, en 1914, Russell déclare « la philosophie aspire à ce qui est *général* », et, par ce caractère, elle est, ajoute Russell, « une étude à part des autres sciences » (*La Méthode scientifique en philosophie ou Notre Connaissance du monde extérieur*, 1914, p.238 ; MSP). Cette généralité distingue la philosophie des sciences, sauf des mathématiques. Dans le même texte, il ajoute à propos des sciences qu'elles « ne peuvent établir des résultats philosophiques, et, inversement, ces résultats ne peuvent être tels que l'on conçoive qu'une autre science les contredise. » (MSP 238-239). Russell, en lisant l'ouvrage de Couturat *De l'Infini mathématique*, avait écrit en marge de sa main : « You use the test of utility too much », lorsque Couturat fait des choix philosophiques qui permettent l'extension des nombres en fonctions d'arguments philosophiques ou, qu'au contraire, il fait référence aux mathématiques pour justifier des positions philosophiques. Il faut faire une séparation entre la philosophie et les sciences, ne pas supposer de critères d'utilité de l'une à l'autre. La généralité de la première sera un critère de distinction. « La philosophie ne devient pas scientifique en faisant usage des autres sciences, à la manière d'Herbert

Spencer, par exemple. La philosophie aspire à ce qui est *général*, et les sciences spéciales, tout en *suggérant* d'amples généralisations, ne peuvent les rendre certaines. Une généralisation hâtive comme celle de l'évolution chez Spencer, n'est pas moins hâtive parce qu'elle généralise la théorie scientifique la plus récente. La philosophie est une étude à part des autres sciences. » (MSP 238). Cette distinction est essentielle pour comprendre la philosophie de Russell et ne pas la réduire à son seul travail de logicien.

Les mondes possibles

En 1912, Russell fera part de cette généralité dans le langage leibnizien qu'il connaît si bien : les propositions de la philosophie, eu égard à leur généralité, doivent être vraies dans tous les mondes possibles. En cela, philosophie et mathématiques se ressemblent : « dans tous les mondes possibles, philosophie et mathématiques seront pareilles. Il n'y aura de différence qu'en ce qui concerne les faits particuliers réunis dans les sciences descriptives. Et c'est pourquoi, toute qualité, distinguant notre monde actuel des autres mondes abstraitement possibles, doit être ignorée du mathématicien, et du philosophe également. Mais mathématiques et philosophie diffèrent dans leur manière de traiter les propriétés générales attribuées à tous les mondes possibles... » (MSP 192). La philosophie est si générale qu'elle n'a affaire ni avec les propositions particulières de la science, ni avec les circonstances ordinaires de la vie quotidienne. Tout ce qui touche le monde des choses existantes n'a pas d'évidence pour plus d'une personne à la fois : « Tous les faits mentaux et tous les faits se rapportant aux sensations possèdent ce même caractère exclusif ; il n'y a qu'une personne pour laquelle ces faits sont évidents par eux-mêmes dans le sens que nous entendons, puisqu'il n'existe qu'une seule personne qui puisse avoir connaissance des opérations mentales ou des sensations concernées. Ainsi, aucun fait touchant une chose quelconque qui existe peut-être évident par lui-même pour plus d'une personne. D'autre part, les faits concernant les universaux ne possèdent pas ce caractère d'exclusivité. Les mêmes universaux peuvent être connus de plus d'un esprit ; il s'ensuit qu'un rapport entre plusieurs universaux peut être connu directement de plusieurs personnes différentes. » (PP 159). Cet ensemble de distinctions a pour conséquence que, chez Russell, la philosophie sera souvent pensée dans sa différence à la fois et dans le même mouvement aux sciences empiriques et à la vie quotidienne. La distinction chez Russell entre « science pure » et « science appliquée » reproduit assez précisément la distinction entre la généralité de la philosophie et la particularité des faits des sciences empiriques.

Le critère de cohérence

Cette situation fait que la philosophie doit se soumettre à un critère de cohérence. C'est là une situation intéressante, parce que Russell, du moins après son abandon de la philosophie de Hegel à laquelle il a adhéré trois années (mai 1896-fin 1898 – voir ici Hegel p. 15), rejette résolument la cohérence comme critère de la vérité. « Un corps d'opinions individuellement vraisemblables, si elles s'avèrent cohérentes entre elles, possède une vraisemblance plus grande qu'aucune des diverses opinions isolées. C'est de cette façon que de nombreuses hypothèses scientifiques acquièrent leur caractère de probabilité. Elles s'insèrent dans un système cohérent d'opinions vraisemblables et deviennent ainsi plus probables qu'elles ne l'auraient été isolément. On peut en dire autant des hypothèses philosophiques générales. Dans un cas unique, de telles hypothèses peuvent souvent paraître extrêmement douteuses et quand nous constatons l'ordre et la cohérence qu'elles introduisent dans un ensemble d'opinions vraisemblables, ces hypothèses s'approchent beaucoup de la certitude. Cela s'applique particulièrement à des cas comme la distinction entre les rêves et l'état de veille. Si nos rêves de chaque nuit étaient aussi cohérents entre eux que nos pensées de chaque jour, nous aurions du mal à savoir à quoi nous arrêter, aux songes ou aux opérations mentales de l'état de veille. Mais le test de la cohérence condamne les rêves au profit des pensées de l'état de veille ; cependant, bien qu'il accroisse la vraisemblance, lorsqu'il est favorable, il n'apporte jamais la certitude absolue, sauf si le système cohérent comporte préalablement une certitude. » (PP 162-163). La cohérence du système, nous le verrons plus loin, permet de diminuer les exceptions aux hypothèses générales, dans un processus qui ressemble à celui de la science.

Pas de domaine, mais des fonctions

Pourtant, ces caractéristiques ne confèrent pas à la philosophie un domaine propre, au sens où une science empirique aurait un domaine. Russell hésite en réalité parfois sur cette question, il donne des formulations diverses, mais au moins il ne veut pas que la philosophie se batte *pour* avoir un domaine propre. 1912 : « La connaissance philosophique, si ce que nous avons dit plus haut est vrai, ne diffère pas

essentiellement de la connaissance scientifique ; il n'existe pas une source spéciale de sagesse qui serait accessible à la philosophie et non à la science. Le caractère essentiel de la philosophie, qui en fait une étude distincte de la science, c'est la *critique*. La philosophie examine d'un point de vue critique les principes qui régissent la science comme la vie quotidienne ; elle recherche tous les défauts que peuvent présenter ces principes et accepte seulement ceux-ci lorsque, comme résultat de son enquête critique, aucune raison valable de les rejeter n'est apparue. » (PP 173-174). Ainsi, il n'y a pas de domaine propre à la philosophie.

Par contre, elle a des *fonctions*. La première est donc la fonction critique, qui perdra progressivement sa signification kantienne. Mais surtout elle a une fonction qui dérive de ce qu'il appelle une « révolution » de la logique moderne par rapport à la logique classique. Leibniz imaginait le monde réel comme le monde réalisé parmi les mondes possibles. Russell ne voit plus du tout les choses dans cet ordre. « Le rôle de la logique en philosophie (...) est excessivement important. Mais je ne pense pas que, ce rôle, nous devions l'imaginer comme le considérait la tradition classique. Dans cette tradition, la logique devient constructive au prix d'un certain nombre de négations. Lorsqu'un nombre d'alternatives semblent à première vue, également possibles, la logique doit les condamner toutes, sauf une, et déclarer celle-ci réalisée dans notre monde. Le monde est donc construit sans faire appel, ou très peu, à l'expérience concrète. Le rôle véritable de la logique, à mon avis, est exactement l'opposé de celui-là. Dans la mesure où elle s'applique à un contexte qui fait l'objet de l'expérience, elle est plus analytique que constructive. Prise *a priori*, elle montre la possibilité d'alternatives insoupçonnées jusqu'alors, plus qu'elle ne montre l'impossibilité d'alternatives qui semblaient de *prime abord* possibles. Ainsi, tandis qu'elle offre à l'imagination ce que le monde *peut* être, elle se refuse de légiférer sur ce que le monde *est*. Ce changement, qui est dû à une révolution interne de la logique, a écarté les constructions ambitieuses de la métaphysique traditionnelle... » (MSP 32).

Ce changement est très remarquable chez Russell, il lie la philosophie à une invention des possibles. La philosophie, comme la logique, permet de voir dans le réel des « possibles insoupçonnés ». C'est là un thème récurrent dans les écrits de Russell auquel on n'est souvent pas assez attentif, à cause de l'interprétation réductionniste du logicisme. La logique et la philosophie sont d'abord liées à l'invention et à l'imagination. « Envisagés simplement comme hypothèses auxiliaires de l'imagination, les grands systèmes du passé servent véritablement des fins très utiles et sont amplement dignes d'étude. » (MSP 24). Logique et

philosophie luttent contre les « aveugles habitudes », l'« envoûtement de l'habitude », la « tyrannie de l'habitude » (MSP 240, 241,...PP 181) : « ... comme un auxiliaire essentiel à la perception directe de la vérité, il faut acquérir une imagination fertile en hypothèses abstraites. C'est, je pense, ce qui a le plus manqué en philosophie. L'appareil logique était si maigre que toutes les hypothèses que pouvaient imaginer les philosophes se trouvaient incompatibles avec les faits. Trop souvent, cet état de choses conduisit à adopter des mesures héroïques, telle qu'une fin de non-recevoir en masse des faits, alors qu'une imagination, mieux fournie d'outils logiques, aurait trouvé la clé du mystère. C'est de cette manière que l'étude de la logique devient l'étude centrale de la philosophie. » (MSP 241). Ou encore : « Quand on a tout accompli du côté de la méthode, on a atteint une position où seule la vision philosophique directe peut entrer plus avant dans la matière. Ici, seul le génie sera utile. Ce qui est requis, en principe, c'est un nouvel effort d'imagination logique pour découvrir une possibilité jamais conçue auparavant, et aperçus dans un éclair, et enfin la perception directe que cette possibilité se réalise dans le cas envisagé. Car ne pas pouvoir penser à la possibilité requise entraîne des difficultés insolubles, des controverses, des embarras extrêmes, et on désespère. Mais la possibilité correcte, en principe, dès qu'elle est conçue, se justifie rapidement par son pouvoir étonnant d'absorber des faits en conflit. » (MSP 243) — ce qui est, je le rappelle, la fonction d'un « système cohérent ». Ou en 1912 : « la philosophie, bien qu'elle ne soit pas en mesure de nous donner avec certitude la réponse aux doutes qui nous assiègent, peut tout de même suggérer des possibilités qui élargissent le champ de notre pensée et délivre celle-ci de la tyrannie de l'habitude. Tout en ébranlant notre certitude concernant la nature de ce qui nous entoure, elle accroît énormément notre connaissance d'une réalité possible et différente ; elle fait disparaître le dogmatisme quelque peu arrogant de ceux qui n'ont jamais parcouru la région du doute libérateur, et elle garde intact notre sentiment d'émerveillement en nous faisant voir les choses familières sous un aspect nouveau.

En dehors de l'utilité qu'elle possède et qui consiste à nous ouvrir des perspectives insoupçonnées, la philosophie participe à la grandeur des objets de sa contemplation (et c'est de là peut-être qu'elle tire le meilleur de sa valeur), et, de ce fait, elle libère ses fidèles des vues étroites et personnelles... » (PP 182). Bien plus tard, dans un ouvrage plus populaire, Russell déclarera : « Imaginer le monde, en reculer les bornes par l'hypothèse, voilà donc un usage possible de la philosophie » (*Ma conception du monde*, 1962 fr., p. 9).

Valeur de l'hypothèse

La philosophie ouvre des possibles et libère des caractères étroitement personnels d'une recherche. Ce sont là des traits invariants de la façon dont Russell parle de la philosophie, même si l'accent a pu changer selon les circonstances. Il y a peu de philosophes qui aient donné une telle valeur à l'hypothèse dans la philosophie — qui, dans la tradition, est dévolue aux mathématiques. Russell a en Leibniz un prédécesseur, qui avait déjà dissocié le principe et l'évidence, et parlait d'hypothèse [Il y a chez Leibniz en effet un usage de l'hypothèse qui en fait la limite des vérités nécessaires (dont le contraire implique contradiction) et des vérités contingentes (qui dépendent du choix du meilleur entre une infinité de possibles) qui ne sont que *certaines*, et non *nécessaires*. Il y a deux types de connexion ou de consécution : « l'une est absolument nécessaire, dont le contraire implique contradiction, et cette déduction a lieu dans les vérités éternelles, comme sont celles de géométrie ; l'autre n'est nécessaire qu'*ex hypotesi*, et, pour ainsi dire, par accident, mais elle est contingente en elle-même, lors que le contraire n'implique point. Et cette connexion est fondée, non pas sur les idées toutes pures et sur le simple entendement de Dieu, mais encore sur ses décrets libres, et sur la suite de l'univers. » (*Discours de métaphysique*, § XIII).]

Mais chez Russell, cette façon de faire est généralisée et le terme d'hypothèse est très fréquent sous sa plume s'agissant de philosophie. Ce n'est pas une simple formule de style, et Russell tient singulièrement à la forme de liberté et d'inventivité qu'elle permet, même dans les domaines les plus techniques, il cherche les solutions qui ouvrent les possibilités. Dans son débat sur la géométrie avec Poincaré, il soutiendra à Couturat que sa position permet une liberté que celle de Poincaré ne permet pas. Voici ce qu'il dit à Couturat le 22 avril 1904 (2,381-382) : « Quand M. Poincaré dit qu'on peut choisir le groupe euclidien ou le groupe non-euclidien selon la commodité, je crois qu'il n'envisage pas une telle liberté que celle dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Dans tous ses groupes, ma table serait plus près de moi que le soleil : les parties de la table seraient plus près les unes des autres que du soleil, et ainsi de suite. Mais quand on néglige l'expérience, il n'y a aucune raison logique pour un tel choix. Étant donné une classe de 2^{\aleph_0} points, telle qu'est l'espace, aucune classe de 2^{\aleph_0} points contenus dans l'espace, et telle qu'il reste dans l'espace 2^{\aleph_0} autres points, peut former une droite : il y a des classes de relations qui engendrent des espaces composé exclusivement de points donnés,

et telles qu'il y a une relation de la classe dont le champ se compose des points qu'on voulait ranger dans une droite. Voici une liberté qui va beaucoup plus loin que celle qu'invoque M. Poincaré ; et je ne puis douter que c'est l'expérience, du moins en partie, qui restreint cette liberté. » [en fait, Russell écrit « alpha » et non « aleph », parce que, comme il en témoigne dans une lettre à Jourdain, il a eu du mal à apprendre à dessiner la lettre hébraïque].

Application au logicisme

Cette règle d'interprétation — l'ouverture des possibles — doit être généralisée à tout ce qu'on a résumé sous la forme du logicisme. Si l'on suit le travail de Russell dans *The Principles of Mathematics* (1903) et dans la suite jusqu'à *Principia Mathematica* (1910-1913), toutes les décisions compatibles avec la thèse du logicisme sont des ouvertures dans des limitations arbitraires. Les mathématiques *pures* ne se réduisent pas au nombre et à la grandeur, l'arithmétique ne se réduit pas aux nombres finis, la géométrie ne se réduit pas à l'eulidienne, l'introduction de définition permet de ne pas réduire les mathématiques à une relation d'inférence purement formelle (ce n'est pas un « if-thenism » comme on dit dans les pays anglo-saxons), la logique ne se réduit pas à la syllogistique ni même à l'algèbre de la logique : voilà les thèses compatibles avec le logicisme. Bref, le logicisme, si on le prend au sérieux, est un anti-réductionnisme de quelque point de vue que l'on se place. C'est la version formalisée du logicisme qui aurait été détruite par Gödel. Russell ne prétendait pas que les *Principia* contenaient toutes les mathématiques, et il est souvent resté très prudent dans sa façon de parler des relations entre les mathématiques *pures* et la logique. Les modifications de la logique moderne « empiètent » sur celui des mathématiques (MSP p. 76). « Dans la seconde partie [de la logique] on envisage certaines propositions extrêmement générales, qui affirment la vérité de toutes les propositions de certaine forme. Cette partie empiète sur les mathématiques pures, dont toutes les propositions sont, en dernière analyse, des vérités formelles générales de ce genre. » Cela ne veut pas dire que le logicisme ne soit pas une tentative de réduction des mathématiques à la logique, mais pour une ouverture de l'une et de l'autre, sous forme d'une thèse et non d'une doctrine.

Russell sait bien qu'avec le logicisme il soutient une *thèse* (il le dit dans *l'Introduction à la philosophie mathématique*, 1918), mais cette thèse n'est jamais assurée de façon positive ou dogmatique. Au moins, ce n'est pas une doctrine. Dans ce même ouvrage, Russell reste prudent : « Mais, bien que toutes les propositions

logiques (ou mathématiques), puissent être entièrement exprimées à l'aide de constantes logiques et de variables, il ne s'ensuit pas que, réciproquement, toutes les propositions, formulées de cette façon, soient logiques. Nous avons trouvé, pour les propositions mathématiques, un critérium nécessaire mais non suffisant. Nous avons suffisamment défini le caractère des *idées* primitives, permettant de *définir* toutes les idées mathématiques, mais pas le caractère des *propositions* primitives d'où toutes les propositions mathématiques peuvent être *déduites*. Il y a là une question assez difficile à laquelle on n'a pas encore pu faire une réponse précise » (IPM, p. 241). Le problème des principes des mathématiques excède Russell : ce n'est pas seulement chez lui que la recherche des principes prend une allure de fondement — c'est toute l'ambiguïté d'une démarche où l'on fait assumer une fonction philosophique à une science, la logique. Russell s'en tire au mieux à la fois en voyant les mathématiques comme un objet de la logique — ce qui fait de la logique une science — et en séparant ce qui est de l'ordre de la logique et de l'épistémologie. Voir la tentative de Russell à travers le mot de « logicisme » est une vue trop étroite, qui oublie une grande partie de la signification du travail de Russell. Et il y a des réflexions de Russell qui ouvrent le champ de la thèse du logicisme : « Existe-t-il des connaissances générales ne dérivant pas de la logique ? Je l'ignore » (MSP 75). Il affirme plus tard dans *Signification et Vérité* (1940 — SV) qu'il y a des propositions générales qui ne dérivent pas de la logique. Il y affirme également « ...qu'une proposition peut être vraie, encore que nous ne puissions voir aucun moyen d'administrer la preuve ni pour ni contre elle » (SV 24). Tous ces éléments militent pour une interprétation résolument non-réductionniste de ce que l'on a appelé « logicisme ». Le logicisme est une thèse, et une thèse audacieuse, pour ne pas réduire les mathématiques pures aux objets par lesquels on la caractérisait à l'époque de Russell.

Voilà le sens que l'on peut donner à une philosophie aride, générale dont la fonction est de découvrir des possibles. Russell a une image très haute des exigences de la philosophie, qui lui reste sans doute aussi de sa longue pratique de l'idéalisme allemand. Ce n'est pas une remarque faite en passant. Michael Dummett a enrichi les origines de la philosophie analytique par ses aspects autrichiens. Il est possible de considérer qu'une partie de la philosophie analytique dérive aussi, par contre-coup, d'une longue pratique de Hegel, qui était l'horizon philosophique général en Angleterre au début du 20^{ème} siècle, aussi bien à Oxford qu'à

Cambridge. C'est là une tradition très noble de la philosophie dont hérite Russell et qu'il continue à transmettre. Dans PP, Russell dit de la conception de Hegel qu'elle « est indéniablement sublime » (PP 166).

La signification probable de l'exergue

L'exergue de *My Philosophical Development* prend alors sa place. Que signifie Russell en citant Saint-Paul :

« Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie » ?

Deux erreurs fondamentales

On peut supposer que c'est là un raccourci de sa propre histoire philosophique. Il y a des façons de raisonner dans les systèmes classiques auxquels Russell a adhéré, et qui, selon lui, conduisent à deux erreurs fondamentales : 1. le déni de certaines réalités ; 2. la tendance à faire servir le système à la satisfaction d'un goût personnel. Ce sont pour Russell des erreurs plus que des illusions.

Le déni de réalité

1. La première erreur consiste à taxer d'irréalité ce qui conduit à des contradictions. Le raisonnement des grandes philosophies est de montrer que les apparences sont contradictoires par elles-mêmes, et que, par conséquent elles ne peuvent être réelles. On y nie la réalité par un usage de la contradiction. C'est une remarque très intéressante si l'on songe aux dix années que Russell a passées à résoudre sa contradiction. Quelles sont les réalités niées ? Dans PP (p.169, et MSP, p. 77), Russell cite la réalité du mal, de l'espace et du temps, et dans MSP il insistera sur le déni de la réalité des relations (pp. 65, 67), en particulier des relations asymétriques (MSP 69). Le déni de la réalité des relations est fondamental, parce qu'il conduit le philosophe à réduire toute relation à la forme sujet-prédicat, comme l'a même fait Leibniz, lui qui avait eu l'idée d'une logique des relations. Le logique sujet-prédicat est trop maigre pour rendre compte de la complexité de la réalité.

Dans sa lettre du 12 novembre 1903 à Louis Couturat (1, 327), Russell explicite le principe logique dont les philosophies idéalistes font usage pour dénier les réalités : « Les inférences boiteuses [que Couturat reproche à Russell à la lecture des Principes] s'emploient constamment dans la pratique : par ex.

$\sim p \cdot \supset \cdot p : \supset \cdot p$ [loi de Clavius ou Conséquence admirable]

est le principe fondamental e presque tout raisonnement des philosophes idéalistes. Ils s'efforcent de démontrer qu'une P implique son contraire, et ils déduisent que la dite P est fausse. Vous trouverez facilement d'autres exemples ». Il s'en explique à Couturat, qui en avait été frappé et en avait fait part à Vailati (R du 1^{er} décembre 1912, 1,341-342) : « Ce que je voulais dire au sujet de l'idéalisme c'est que, en démontrant la réalité d'un monde autre que celui qui apparaît aux sens, on prend toujours comme prémisse l'existence du monde ordinaire : on démontre alors que cette prémisse est contradictoire, c'est-à-dire qu'elle implique sa fausseté, d'où l'on conclue qu'elle est fausse. Il en est de même de la dialectique d'Hegel : l'antithèse se déduit de la thèse. J'ai cru autrefois que cette méthode n'était pas bonne, qu'il était erroné de prendre comme prémisse une proposition qu'on niait ensuite ; si je ne me trompe, j'en ai fait un reproche à Leibniz au sujet de l'espace et du temps. A présent je vois que la *méthode* est bonne : il n'y a que le détail du raisonnement qui est faux. Voici un exemple irréprochable : Prémisse : Aucune proposition n'est vraie. Donc : la proposition qu'aucune proposition est vraie est vraie. Donc : il est faux qu'aucune proposition n'est vraie. Le résultat ici, puisqu'il contredit à la prémisse, doit être vrai. (Non qu'on puisse employer un tel raisonnement pour réfuter le scepticisme, puisqu'il suppose des principes de déduction) ».

Déjà dans son premier ouvrage de philosophie des mathématiques : *Essai sur les fondements de la géométrie* (1897), qui est un ouvrage d'obédience générale kantienne, Russell critique le caractère subjectif de l'espace chez Kant (« référence à l'esprit dont toute la philosophie de Kant est infectée » —MSP 165). Dans MSP (1914), dans le chapitre intitulé « Historique du problème de l'infini », Russell critique la formulation des antinomies kantiennees comme ayant fait usage de l'infini pour discréditer le monde sensible. Tous ces arguments, qui frappent d'irréalité une partie des apparences. Cela, Russell ne l'accepte plus. « La plupart des tentatives ambitieuses des métaphysiciens ont essayé de prouver que tels et tels traits apparents du monde que nous voyons étaient contradictoires par eux-mêmes et qu'ils ne pouvaient donc être réels. Toutes les tendances de la pensée moderne, cependant, inclinent de lus en plus à montrer que les contradictions supposées étaient illusoires et que rares sont les preuves qui peuvent être données *a priori* en partant de

considérations sur ce qui *doit* être. » (MSP 169). Cela donne un sens à ce que Russell appelle « méthode scientifique en philosophie ». La science elle aussi progresse en formulant des lois qui rendent non-pertinentes les exceptions. « La science, toutefois admet habituellement, du moins en tant qu'hypothèse possible, que les règles générales qui ont des exceptions, peuvent être remplacées par d'autres règles générales qui n'ont pas d'exceptions. Ainsi, les corps qui se trouvent sans soutien dans l'air tombent ; c'est une règle générale dont les exceptions sont les ballons et les avions. Mais les lois du mouvement et celles de la gravitation qui expliquent pourquoi les ballons et les avions se maintiennent dans l'air ; les lois de la gravitation et celles du mouvement ne comportent pas d'exception » (MSP 74-75). *De même en philosophie faut-il chercher les affirmations qui font apparaître les contradictions comme des illusions* — c'est la signification de l'idée de « cohérence » que nous avons rencontrée plus haut. La généralité de la philosophie prend ainsi encore une nouvelle dimension : « La philosophie est générale et prend un intérêt pour tout ce qui existe, sans accorder de privilège à quoi que ce soit » (MSP 39-41). Russell soutient souvent que le « trivial » doit être objet de considération pour le philosophe. « Les savants n'ont pas honte de ce qui est intrinsèquement trivial, si les conséquences paraissent probablement importantes. Le résultat immédiat d'une expérience n'est presque jamais intéressant en soi. De même, en philosophie, il est souvent désirable de mettre du temps et du soin à des matières qui, jugées isolément, pourraient paraître frivoles, car ce n'est souvent que par la considération de pareilles matières que l'on peut approcher les grands problèmes. » (MSP 242).

L'erreur de voir l'éthique comme branche de la philosophie

2. L'autre erreur est de faire servir la philosophie à un goût ou un sentiment personnel. En d'autres termes, l'erreur est de vouloir faire de l'éthique une branche de la philosophie. Nous développerons cela à la fin, pour respecter l'opinion de Russell.

On voit là le chemin parcouru depuis la période hégélienne. Comment peut se faire un tel changement en philosophie ? Russell a régulièrement exprimé ses changements en philosophie comme des changements brusques, voire presque inattendus. Cela indique aussi un rapport à la philosophie : les événements inattendus et les rencontres y ont des effets. Par exemple, Russell raconte à Ottoline Morrell (28.09.11), qu'un jour de mai 1894, alors qu'il travaillait, il est sorti acheter du tabac. Au retour, sa boîte de tabac à la main, la vérité de

l'argument ontologique lui est apparue et il devint hégélien... (Voir Griffin (1991), *Russell's idéaliste apprentissage*, Clarendon, Oxford, pp. 71 et 73 : “ the idea of perfection is merely “ in my head ”. ”). Ce genre d'événements n'est rare ni dans la vie ni dans le travail philosophique de Russell — si l'on tient compte de ce qu'il dit dans PLA, cela doit faire une fois tous les six mois ! L'idée de rencontre est de fait fondamentale chez Russell, et cela, Deleuze l'a très bien vu et a écrit de très belles pages. Parmi les grands philosophes, Russell apparaît comme une exception dans son rapport aux autres philosophes : il a été capable d'avoir de véritables collaborations avec d'autres grands philosophes sur un terme assez long : Moore, Whitehead, Wittgenstein, et il n'a jamais été fermé à leurs arguments. Il y a évidemment la rencontre en tête-à-tête avec Bergson en mars 1912 qui ressemble aux entretiens qu'ont eus Descartes et Pascal, ou Leibniz et Spinoza. Il est très probable que les changements chez Russell ne se soient pas produits de façon aussi inattendue que Russell les rapporte. Il y a toujours un très long travail de fond qui les prépare, et ce travail se fait chez lui selon une *logique* que l'on peut mettre à jour.

Le doute

Cette logique est la suivante : il faut accepter une opinion philosophique — une hypothèse — tant que l'on n'a pas d'argument pour la rejeter. Tout d'abord, cela explique chez Russell à la fois la pratique du doute, qu'il juge essentiel, depuis un âge antérieur à son entrée comme étudiant à Cambridge. Il dit très jeune sa joie d'avoir découvert Descartes, le philosophe qui a fait du doute sa méthode . (Voir *Basic Writings*, 1961, p. 58 ; CR, tome 1, p. 159). Descartes est l'un des très rares philosophes qui, dans l'œuvre de Russell, reste une référence tout à fait stable, en raison doute méthodique. Si l'on relit le début des *Problèmes de philosophie*, on ne peut être que frappé par l'analogie avec les *Méditations*. Dans MSP (242) : « La pratique du doute méthodique, réelle et prolongée, conduit à certaine modestie quant à notre connaissance ; nous sommes déjà trop contents de savoir *quelque chose* en philosophie, même d'apparemment trivial. C'est d'un manque de modestie qu'a souffert la philosophie. Elle a commis l'erreur de s'attaquer tout de suite aux problèmes intéressants, au lieu de procéder patiemment et lentement, en accumulant toute la connaissance solide possible, et en confiant les grands problèmes à l'avenir ». Le résultat est une mise en doute constante des opinions philosophiques que Russell pratiquera inlassablement. Par exemple : « Il y a des croyances communes qui sont exclues sans aucun doute des données solides. Telle notamment la croyance à la persistance des objets sensibles en général, lorsque nous ne les percevons pas. Telle encore, la croyance à

l'existence d'autres esprits. Cette croyance est psychologiquement dérivée de notre perception des corps. Nous sentons qu'il lui faut une justification logique, dès que nous constatons son caractère dérivé. La croyance au témoignage d'autrui, y compris le témoignage livresque, est comprise dans le doute qui nous assaille quant à l'existence des autres esprits. D'où il suit que le monde sur lequel nous devons reconstruire est très fragmentaire. Le mieux que nous puissions dire en sa faveur, c'est qu'il est un peu plus étendu que celui auquel aboutit Descartes par un procédé analogue, puisque ce monde ne contenait rien d'autre que lui-même et ses pensées ». (MSP 88-89).

La réfutation

Mais le doute chez Russell — et cela le distingue de Descartes — se combine avec une autre démarche : il n'est pas nécessaire de rejeter tout en bloc si l'on n'a pas d'argument de réfutation. C'est pourquoi Russell recherche toujours activement des raisons de réfuter aussi bien ses propres opinions que celles des autres. La réfutation est un moyen d'examiner qu'elles sont parmi nos croyances celles que nous pouvons *conserver*. Cette pratique de la réfutation est l'un des éléments qui expliquent les changements dans sa philosophie. Est vrai ce qui résiste à la réfutation, c'est un thème récurrent dans la correspondance avec Couturat. Le 2 octobre 1901 (1, 259) : « Je croyais pouvoir réfuter Cantor ; maintenant je vois qu'il est irréfutable. Ma logique des relations s'applique magnifiquement à tous ses raisonnements. ».

La conséquence importante de cette attitude de réfutation est qu'il n'est pas nécessaire de rejeter ce qui n'a pu être réfuté. Il n'est pas nécessaire de rejeter en bloc ce qui nous vient du sens commun, même si nous savons que ce que nos sensations nous transmettent ne ressemble pas à l'état réel des corps extérieurs. Il n'est non plus pas nécessaire de mépriser les sciences empiriques. « Qu'il y ait des erreurs de détail dans cette connaissance [des choses particulières], nous sommes parfaitement d'accord pour l'admettre mais nous croyons qu'elles sont décelable et corrigibles par les méthodes qui nous ont fourni nos croyances, et, en pratique, nous n'envisagerons pas un seul instant l'hypothèse que l'édifice entier soit bâti sur des fondations mal assurées. C'est pourquoi, dans l'ensemble, et sans dogmatisme absolu pour telle ou telle partie, nous pouvons accepter en bloc la connaissance commune. Elle fournit les données de notre analyse philosophique. » (MSP 82). Dans PP, il le dit très clairement : « Mais il n'est pas raisonnable de rejeter des croyances qui, de si près qu'on les analyse, ne paraissent prêter à aucune objection, et ce n'est pas là ce que conseille la philosophie. » (PP 175). Russell fait remarquer d'ailleurs un certain nombre de fois qu'il y a des doctrines ou

des concepts philosophiques, qui, quoiqu'il ne les partage pas, sont compatibles avec la logique, par exemple le solipsisme : « Il n'y a aucune absurdité, au point de vue de la logique, à supposer que le monde ne contient que nous-mêmes avec nos sensations et que toute autre chose n'est qu'illusion » (PP 25). Ou le rêve : « Il n'y a pas d'impossibilité, du point de vue de la logique, à supposer que l'existence entière n'est qu'un rêve au cours duquel nous créons nous-mêmes tout ce qui se présente à nous. » (PP 26). De même, il faut admettre qu'il y a des connaissances *a priori* tout à fait indépendantes de la logique, telles les valeurs morales (PP 88). Et plus tard, dans SV, où il se dira proche des empiristes logiques, il ajoutera qu'il ne rejette pas comme eux la métaphysique, dans la mesure où il cherche à comprendre la structure du monde, et, sur cette question, il reviendra sur la question des relations : « On ne voit pas comment éviter de tenir les relations pour des éléments de la constitution non linguistique du monde. De la similitude — pas plus sans doute que des relations asymétriques — on ne se débarrasse, comme on fait de « ou » ou de « non », en les expliquant par leur seul aspect linguistique. (SV 399). Et Russell conclut dans la suite du chapitre « mais non sans hésitation, qu'il existe des universaux, et non pas seulement des termes généraux » (SV 402). Et il conclut avec le « résultat » suivant : »un complet agnosticisme métaphysique ne s'accorde pas avec la thèse qu'il existe des propositions linguistiques. » (SV 402).

L'atomiste logique

Cette acceptation de ce qui n'est pas réfutable a une autre conséquence en philosophie qui la distingue des mathématiques : alors que celles-ci partent de propositions relativement simples pour aboutir à des propositions plus compliquées, la philosophie part du vague et du complexe qu'elle doit analyser. On n'a pas prêté assez d'attention à l'importance que Russell accorde au vague et au complexe. C'est pourtant ce qui justifie l'analyse, et rappelons que la seule « étiquette » qu'ait accepté Russell est celle d'atomiste logique. Russell dira très clairement que l'utilité du symbolisme de Peano est de rendre *obscur* ce qui paraissait évident. Russell à Couturat, le 13 juin 1904 (2,407) : « Je crois qu'il est possible d'apercevoir un tout sans se rendre compte de ses parties. Donc, quand on analyse un tout, on obtient la Df d'un objet qu'on connaissait déjà d'une manière vague. ». Ainsi le recours au sens commun chez Russell importe, mais dans une procédure philosophique qui lui est propre. Il s'agit pour lui de partir des croyances les plus simples et claires apparemment, mais complexes et vague, pour tenter de chercher une formulation précise, et ce n'est pas pour faire une métaphysique du sens commun. Dans la *Philosophie de l'atomisme logique* (1918), Russell déclare

“ ...le propre de la philosophie est de commencer par quelque chose de si simple qu’il ne semble pas la peine de l’énoncer, et de terminer par quelque chose de si paradoxal que personne n’y croira. ” (p. 352 – deuxième conférence).

Les effets de cette conception sur le travail philosophique et logique de Russell

Tension entre parcimonie et abondance

La fonction de la réfutation est ce qui chez Russell permet d’accorder son sens du doute et son sens aigu de la réalité (qui transparait même dans la façon dont il raconte sa conversion à l’hégélianisme), de mettre en harmonie tendue le principe de parcimonie et celui d’abondance. La philosophie de Hegel ne répondait pas de façon adéquate à cette double tendance. C’est à nouveau une rencontre qui lui a permis de résoudre cette difficulté à la fin de 1898, rencontre avec un littéraire qu’il avait lui-même orienté vers la philosophie : George Edward Moore¹, rencontre qui était préparée par tout le travail qu’il avait déjà accompli en philosophie des mathématiques et sans doute aussi par son interprétation de Leibniz. C’est cette conjonction qui est sans doute la véritable rencontre, et tout cela est clairement exposé dans la 2^{ème} conférence de MSP : « L’essence de la philosophie : la logique », chapitre qui est, comme l’a fait remarquer Jean-Claude Dumoncel, un autre *Tractatus logico-philosophicus*. Dans ce chapitre, l’essentiel est que Russell montre qu’il y a un type de relation tout à fait irréductible à la forme sujet-prédicat : les relations asymétriques, relations que Russell présente ainsi : « On appelle relation *asymétrique* toute relation qui, existant entre A et B, n’a *jamais* lieu entre B et A. Époux, père, grand-père, etc., sont des relations asymétriques. Avant, après, plus grand, au-dessus, à droite de, etc. en sont également. » (MSP 67). Or, l’impossibilité de ramener les relations asymétriques à la forme sujet-prédicat est la raison fondamentale qui a fait que l’espace et le temps ont été frappés d’irréalité par les philosophes : « La croyance ou la conviction inconsciente qu’il n’y a pour toute proposition que la forme sujet-prédicat, en d’autres termes, que tout fait consiste en la possession d’une qualité par une chose, a rendu la plupart des philosophes incapables de justifier d’aucune façon la science et la vie quotidienne. S’ils avaient sincèrement été pressés d’en rendre compte, ils eussent sans doute découvert très rapidement leur erreur, mais la plupart d’entre eux étaient moins pressés de comprendre la science ou la

¹ « The Nature of Judgment », *Mind*, 1899.

vie quotidienne que de convaincre celles-ci d'irréalité au profit d'un monde « réel » supra-sensible. » (MSP 65).

Conjonction du changement

Tout cela accompagne l'énorme travail de lectures mathématiques de Russell. A Cambridge, il est d'abord inscrit en mathématiques, alors qu'il avait déjà auparavant fait de nombreuses lectures philosophiques, sous les conseils d'Harold Joachim. Il avait également lu les œuvres de son parrain, John Stuart Mill, qui ont eu une immense importance pour lui, et ont contribué à son empirisme. La conjonction des mathématiques et de la philosophie résultaient du fait que, à nouveau comme Descartes, Russell cherchait par la philosophie à atteindre la certitude dans la connaissance. Or cette certitude ne pouvait être trouvée dans une philosophie qui ne pouvaient du tout rendre compte de travaux mathématiques modernes, comme ceux de Weierstrass, ou qui nie l'importance des séries ou de la notion d'ordre. Même Leibniz, qui a eu l'idée d'une logique des relations, l'a finalement ramenée à la forme prédicative. « Pour ma part, si j'avais à recommander la logistique, je dirais : Depuis 2000 ans, on s'occupe de la nature de l'infini, de l'espace et du temps : sur les théories qu'on invente à ce propos, on érige des systèmes de métaphysique, et l'on se permet des théories sur les rapports de l'homme avec l'univers, etc. Or, ces problèmes, on ne peut les résoudre que par la logistique. Donc, ceux qui conviennent qu'il est bon d'étudier la philosophie ne peuvent pas nier qu'il soit bon d'étudier la logistique. » (R 21.11.05, p. 549). Si Russell a été reconnaissant à Kant, c'est bien d'avoir vu les difficultés que posent les questions de symétrie. De la rigueur nouvellement trouvée des mathématiques, Russell retient l'importance des relations d'ordre et des relations d'asymétrie. On sait qu'au moment où il abandonne Hegel, il adoptera une conception absolue de l'espace et du temps liée à sa théorie des séries, dont il fera part au Congrès de philosophie de Paris de 1900.

Dans cette conjonction, vers la fin de 1898, Russell s'oppose radicalement au monisme de Hegel, et accepte à la fois la réalité des relations et l'extériorité des termes. Russell appellera sa doctrine « doctrine des relations externes », et ne l'abandonnera pas. Il la résume parfois en disant que les faits sont indépendants de l'expérience. Voici comment Russell rapporte ce changement : « mais ce ne fut pas ces théories logiques assez arides [celles de Leibniz, Spinoza, Hegel, Bradley] qui me firent prendre plaisir à la nouvelle philosophie. Je la sentais, en fait, comme une grande libération, comme si je m'étais échappé d'une serre chaude pour aller sur un promontoire balayé par le vent. Je détestais l'odeur de renfermé qui se dégage de la supposition que

l'espace et le temps n'existent que dans mon esprit. J'aimais les cieux étoilés encore plus que la loi morale, et ne pouvais supporter la conception de Kant selon laquelle ce que je préférais n'était qu'imagination. Dans l'exubérance de ma libération, je devins d'abord un réaliste naïf et me réjouis de la pensée que l'herbe est réellement verte, en dépit de l'opinion contraire des philosophes depuis Locke. Je n'ai pas été capable de garder cette foi agréable dans toute sa vigueur d'antan, mais je ne me suis jamais enfermé de nouveau dans la prison de la subjectivité. » (*Histoire des mes idées philosophiques* — MDP 77). Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que Russell a su donner une signification à la fois philosophique et logique à ce changement, d'une façon précise et féconde.

« La contradiction » de Hegel aux mathématiques

Mais ce changement ne va pas sans difficulté. Tant que Russell était hégélien, la contradiction était un moyen heuristique de trouver un complément pour ce qui se donnait de façon partielle et unilatérale. C'est ainsi qu'il avait projeté une grande dialectique des sciences au tout début de 1898, qu'il a abandonnée à la suite de son changement philosophique (voir p. ex. MPD 52 sqq). Mais la contradiction, il la retrouvera sous une autre forme, à l'intérieur des mathématiques et de la logique, sous la forme de la classe de classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes. Et là, Russell ne la comprend plus comme heuristique, mais comme « fatale ». Elle lui apparaît comme grave, parce qu'elle ne tient pas selon lui à la notion d'infini, comme le croyaient Poincaré et certains autres contemporains. Il la signale d'abord à Frege le 16 juin 1902, puis à Couturat, le 29 septembre 1902 (CR 1, 285). On connaît l'effort que Russell a consacré à sa solution, et le nombre d'hypothèses qu'il a formulées pour tenter d'y échapper. Cette situation a mis Russell dans une situation d'invention extraordinaire.

Nouveauté en logique

En logique, la nouveauté de Russell est d'avoir formulé, à partir de Peano, une théorie des relations avec une application à la théorie des séries (1901-1902), et d'avoir donné un sens, à la suite de Peano, mais plus précisément que lui, à l'article défini « the ». Pour Peano, l'importance de « the » était avant tout mathématique et permettait de distinguer un terme d'une classe possédant cet unique terme. Pour Russell, c'est aussi une interprétation de ce que « terme » veut dire, et sur ce point, il est allé plus loin que Peano, en cherchant de définitions caractérisant les termes et non les structures. Il peut alors élaborer la notion de

fonction propositionnelle $f(x)$ qui prend ses valeurs dans les propositions. Les fonctions mathématiques sont en général des fonctions de fonctions, ce qui lui permet de pousser l'analyse plus loin que Peano.

Nouveauté en philosophie

En philosophie, Russell modifie ses positions de *The Principles of Mathematics* (1903) jusqu'à pouvoir se départir des interprétations réalistes « naïves » dont il parle dans MPD jusqu'à l'invention de sa théorie des descriptions, qu'il résume très bien dans PP (Il se réfère à *On Denoting* 1905). Cette théorie, Russell ne la remettra pas en question, tant il est vrai qu'elle aussi permet de résoudre plusieurs problèmes. Elle permet à la fois de montrer qu'il n'y a pas de problème à parler de « montagnes d'or » ou de « cercle carré » : le problème de la dénotation est résolu. En logique, la théorie des descriptions est un élément important pour résoudre « la contradiction » comme il disait. Russell explique très bien ce double usage de sa solution à Couturat, dans sa lettre du 7 décembre 1905 (CR 2, 559) : « Je suis bien aise que vous approuvez l'article « On Denoting ». Je crois qu'il est très important ; non seulement à cause de la solution des difficultés signalées dans l'article même, mais aussi parce que je suis arrivé, en poursuivant la même méthode, à ma présente solution de la contradiction. Le principe fondamental, c'est qu'une phrase peut n'avoir aucun sens dans l'isolation, quoiqu'elle ait un sens parfaitement défini quand elle se trouve dans une proposition. Ceci s'applique en premier lieu à des phrases comme « tout homme » ; « tout homme est mortel » devient « x est un homme $\supset_x x$ est mortel ». De même pour $b\bar{E}$. On ne définit pas $b\bar{E}$, mais $\phi b\bar{E}$, où ϕx . ». Et dans une lettre suivante du 5 mars 1906, il explicite de façon très claire le rapport des descriptions à l'existence empirique : « Ce que vous dites au sujet de l'existence d'un individu est sans doute vrai, mais à votre place je m'exprimerais différemment. Un individu peut être donné directement, comme le sont les objets de la perception, et les idées primitives, et les prop. qu'on fabrique (...) Alors on ne démontre pas l'existence de l'individu, parce que cette existence n'a aucun sens. Mais en général, on ne parvient aux individus que pas une *description* : le soi d'Angleterre, le roi de France, la racine de 4, la racine de 5, etc. Alors on démontre qu'il y a un individu auquel cette description s'applique : soit la description $(b\bar{E})(\phi\bar{E})$, on a

$$E!(b\bar{E})(\phi\bar{E}). = : (f c) : \phi x . \equiv_x . x = c \quad Df$$

C'est au fond ce que vous dites ; mais il me semble nécessaire de distinguer les cas où l'individu est *donné* et où il n'est qu'*indiqué*. En montrant $(f c) : \phi x . \equiv_x . x = c$, il faut que c soit *donné*, ou bien qu'on puisse arriver à c , en partant d'un individu donné, par un nombre fini de preuves d'existence

d'individu. » (CR 2, 596-597). Cette solution sauve le réalisme de Russell tout en le nuancant. Elle permet de rendre compatibles un principe d'abondance — le pluralisme de l'extériorité des termes — et le principe de parcimonie — le rasoir d'Occam et la reconnaissance de *fictions* logiques, en élaborant des définitions contextuelles.

Importance du complexe

L'une des conséquences importantes est que la philosophie, dans sa démarche, part du complexe, et cela donne une couleur particulière à la théorie de la vérité-correspondance admise par Russell. Construire une théorie des relations, c'est permettre de tenir compte du complexe — *La Philosophie de l'atomisme logique*, PLA, 1918, insiste sur ce point. Dans le même sens, Russell suggère à Couturat que « la multiplicité (...) réside dans l'*objet* de la pensée de la multiplicité, et non pas dans la pensée. » (R 18.11.03). il lui fait remarquer également que Poincaré isole les éléments empiriques (Russell, lettre du 22 juin 1899, CR 1, 123) : « Quant à M. Poincaré, il isole faussement, à ce qu'il me semble, les éléments d'un problème empirique. Toute expérience, je crois, est à la fois une expérience relative à plusieurs données empiriques. » On ne peut pas séparer une donnée empirique pour la faire correspondre à un jugement de perception, Russell le répétera plus tard dans SV : « La théorie de la vérité-correspondance, appliquée aux jugements de perception, peut recevoir une interprétation qui pourrait être fautive. Ce serait une erreur de penser qu'il y a un fait séparé correspondant à chaque jugement vrai de perception... Il n'y a pas de faits « que ceci et que cela ». Il y a des percepts dont nous tirons par une analyse des propositions « que ceci et que cela » (SV 177). La complexité est d'ailleurs une sorte de critère de réalité, la différence entre un homme réel et un fantôme étant justement la variété et la multiplicité de rapports qu'il entretient avec nous. Il est donc plus simple d'admettre la réalité des choses sensibles et celle d'autres esprits que nous-mêmes.

Dans l'exact respect de ces nuances, la théorie de la vérité-correspondance est vraie selon Russell : il admet, contre les pragmatistes, que pour la logique habituelle on a « Si "A" est vraie, alors A est un fait » (« Si la croyance de A est vraie, alors A est un fait »). La conséquence en est qu'il y a du vrai et qu'il y a du faux en philosophie — c'est une constante dans la philosophie de Russell. Mieux : il y a des philosophies fausses ou mauvaises dans la mesure où elles nient certains pans du réel. Le pire en philosophie est d'affaiblir la distinction entre le vrai et le faux : « Je suis entièrement de votre avis au sujet du *savoir* et de la *foi*. Nous avons dans ce pays des disciples de William James, qui prétendent que la volonté est la source des axiomes.

C'est bien vrai pour les axiomes de *leur* philosophie. Je trouve qu'on ne peut rien faire de pire que d'affaiblir la distinction entre le vrai et le faux : ce n'est que l'orgueil qui fait croire qu'on est l'arbitre des vérités. » (Russell, lettre du 17 mai 1904, CR 2, 392).

Russell restera finalement fidèle à une attitude en philosophie j'ai repris certaines formules de « Transatlantic Truth », *Essais de philosophie* – 1910) :

- 1) la distinction du vrai et du faux est fondamentale ; elle importe dans toutes les régions de savoir, que ce soit la philosophie ou de plus modestes bases de données (voir “ Transatlantic truth ”) ;
- 2) le pluralisme va avec la reconnaissance de l'importance des relations asymétriques et transitives et celle de la réalité de l'espace et du temps ;
- 3) le principe des relations externes pose que les faits sont indépendants de l'expérience ;
- 4) un empirisme logique permet d'éviter les critiques kantienne à l'empirisme;
- 5) la volonté de ne pas séparer la vérité et le fait dont Russell fait part contre les pragmatistes. Russell condamne cette séparation chez les pragmatistes, et admet que pour la logique habituelle on a “ Si “ A ” est vraie, alors A est un fait ” (“ Si la croyance de A est vraie, alors A est un fait ”).
- 6) une conception du fait comme complexe. Le fait est cette espèce de chose, dit Russell, dans PLA, qui rend vraie ou fausse une opinion ou une croyance. Il est donc lui-même une conjonction de relations et de termes. Il n'est évidemment pas “ la ” chose qui satisfait une fonction propositionnelle – sans quoi tout le travail pour éviter la contradiction devient inutile ;
- 7) l'idée de l'induction comme consistant à sélectionner des hypothèses les moins réfutables ;
- 8) la distinction des croyances en fonction de leur degré de certitude ;
- 9) la considération des philosophies comme autant d'“ hypothèses qui marchent ” - expression trouvée dans “ Transatlantic Truth ” ; elles ne sont susceptibles que de réfutation, jamais de preuve directe.
- 10) La détermination de l'empirisme comme une attitude : “ Un minimum de modestie à l'égard de l'affirmation de soi, le sentiment que toutes nos théories sont provisoires, la conscience constante du fait qu'après tout les hypothèses de nos adversaires pourraient être les bonnes, voilà la marque d'un authentique tempérament empiriste... ” (“ Transatlantic truth ”, 168).

Conclusions sur l'œuvre de Russell : la philosophie et l'éthique

La pluralité de termes liée à cette version de la vérité-correspondance a conduit Russell à l'acceptation de plusieurs types de vérités selon le domaine dans lequel on se trouve, mathématique, philosophie, vie

quotidienne. Ce n'est pas une difficulté de la philosophie de Russell — puisque justement elle accepte la pluralité et l'extériorité des termes, mais c'est au moins une complication. Une complication justement dans le rapport à la philosophie. Nous l'avons dit au début : la philosophie s'occupe de choses très générales. Or les faits de la vie quotidienne, les faits très généralement triviaux dont s'occupent les sciences expérimentales ne le sont pas. L'une des conséquences pour Russell est par exemple que l'éthique, qui s'occupe des choses de la vie quotidienne, ne fait pas partie de la philosophie, pas plus que les sciences expérimentales. « L'espoir de satisfaire nos désirs les plus humains — l'espoir de montrer que le monde a tel ou tel caractère souhaitable — n'est pas de ceux que, pour autant que j'en puisse juger, la philosophie sache satisfaire en quelque manière. La différence entre un monde mauvais et un monde bon est une différence propre aux caractères particuliers des choses particulières qui existent dans notre monde. Ce n'est pas une différence suffisamment abstraite pour entrer dans le domaine de la philosophie. L'amour et la haine, par exemple, sont des oppositions morales, mais pour la philosophie, ce sont rigoureusement des attitudes analogues en face des objets. La forme générale et la structure de ces attitudes à l'égard des objets, qui constituent des phénomènes mentaux, sont un problème de philosophie, mais la différence entre l'amour et la haine n'est pas une différence de forme ou de structure... ». Cette différence concerne la psychologie ou l'éthique. (MSP 49). Or cela pose un problème très intéressant, que Russell aborde dans PP : « Nous jugeons, par exemple, que le bonheur est plus souhaitable que le malheur, que le savoir vaut mieux que l'ignorance, que la charité est préférable à la haine, et ainsi de suite. De tels jugements sont forcément, du moins en partie, immédiats et *a priori*. De même que les jugements *a priori* déjà vus, ils peuvent être provoqués par l'expérience, et il en est en effet ainsi. Il ne paraît pas possible de juger si quelque chose a une valeur, sauf si nous avons l'expérience préalable de choses de même ordre. Mais il est assez évident que la vérité des jugements peut être prouvée par l'expérience ; le fait qu'une chose existe ou qu'elle n'existe pas ne peut pas prouver que son existence est ou serait utile ou nuisible. Ce sont là des considérations qui relèvent de la morale, à laquelle il appartient d'établir l'impossibilité où nous sommes de déduire ce qui devrait être de ce qui est. Dans le cadre de notre étude actuelle, il est seulement important de se rendre compte du fait que la connaissance des valeurs intrinsèques est *a priori*, de la même façon que la logique est *a priori*, c'est-à-dire que la vérité d'une telle connaissance ne peut être ni prouvée, ni contredite par l'expérience. » (PP 89). Russell rappelle la page précédente que ces jugements *a priori* sont essentiellement hypothétiques.

On peut conclure d'un tel texte une chose très intéressante, que l'on commence à pouvoir observer dans les écrits sur l'éthique de Russell. C'est que, au niveau philosophique, son éthique est une « méta-éthique » qui ne peut donner que des directives très générales qui sont autant de choix dans l'éthique (voir Charles R. Pidgen, 1996, « Bertrand Russell. Meta-ethical Pioneer », *Philosophy of the Social Sciences*, 26, 181-204). L'une de ces directives est que les buts moraux doivent rester à l'arrière-plan d'une philosophie, comme tout ce qui est subjectif. « Un certain intérêt moral peut bien inspirer l'ensemble de l'étude, mais il ne doit jamais gêner le détail, ni être recherché n même temps que des résultats particuliers » (MSP 50). Ou encore : « Au point de vue de la pensée du moins, eux qui oublient le bien et le mal et ne cherchent qu'à savoir des faits sont plus proches du bien parfait que ceux qui voient le monde réfracté au travers de leurs désirs. » (MSP 51). C'est la raison pour laquelle, avec celle de l'irréalité des relations, Russell se défait des grands systèmes, qui, même celui de Spinoza dont il se sentait si proche, lui semblent déformer la réalité par leur idée du bien. Le rapport au bien dont se réclament les philosophies sont l'une des raisons essentielles pour lesquelles Russell s'en détache. Russell ne pense plus que les questions éthiques puissent être elles-mêmes décidées par des principes ou des maximes à la manière kantienne, car les situations effectives sont trop compliquées pour que l'on puisse apercevoir leur lien avec des principes. La thèse des relations externes a des effets ainsi en logique, en philosophie, en éthique. Ces considérations font voir la « méta-éthique » de Russell comme plus originale que ce qu'on a dit généralement. Habituellement, on sépare rigoureusement les textes traitant de philosophie et ceux traitant d'éthique. Cette division, Russell l'a encouragée, et elle est compatible avec le principe des relations externes. Il tenait à ce que ses écrits « éthiques » puissent être lus par des personnes ne lisant pas la logique mathématique. Mais on en a conclu que son œuvre éthique n'avait pas d'intérêt. Elle n'a sans doute pas celui de sa philosophie mathématique, mais elle est très intéressante en ce qu'elle sépare la philosophie et l'éthique.

Par contre, la philosophie étant générale, Russell ne la présente pas comme une « méta-philosophie ». Au début de l'œuvre de Russell, il y a un certain nombre de remarques *sur* la philosophie. Plus tard, dans un livre comme SV, elles semblent disparaître. Elle devient la pratique des hypothèses générales dans le domaine de ce qui n'est pas encore scientifique, sans mépriser les sciences ni la vie quotidienne. Cette prudence de Russell quant à ce qui pourrait être une « méta-philosophie », tend en effet à identifier la philosophie à une *pratique* — alors que Russell condamnait le pragmatisme. On voit que cette condamnation n'est pas simple. Il avait

d’ailleurs une grande admiration pour William James. En tout cas, on voit Russell osciller entre deux pôles lorsqu’il parle de philosophie : d’une part la « compréhension du monde » (*Ma conception du monde*, p. 13) , d’autre part, la discussion des questions non scientifiques, enfin, *l’apprentissage de la modestie*, qui signifie la capacité à tenir compte des faits. Elle a un objet : le monde, une attitude : la modestie, un mode d’invention : l’hypothèse. C’est la modestie permet de pratiquer la philosophie sans que l’on devienne sa proie. Mais elle signifie du coup à la fois que l’éthique n’est plus son affaire tout en lui donnant une allure éthique.

Russell et la philosophie.....	1
“ « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie », Epître aux Colossiens, 2, 8 ”, exergue à <i>My Philosophical Development</i> (1959).....	1
Introduction.....	2
Quelques remarques de Russell sur la philosophie.....	3
Philosophie aride et générale.....	3
Les mondes possibles.....	4
Le critère de cohérence.....	5
Pas de domaine, mais des fonctions.....	5
Valeur de l’hypothèse.....	8
Application au logicisme.....	9
La signification probable de l’exergue.....	12
Deux erreurs fondamentales.....	12
Le déni de réalité.....	12
L’erreur de voir l’éthique comme branche de la philosophie.....	14
Le doute.....	15
La réfutation.....	16
L’atomiste logique.....	17
Les effets de cette conception sur le travail philosophique et logique de Russell.....	18
Tension entre parcimonie et abondance.....	18
Conjonction du changement.....	20
« La contradiction » de Hegel aux mathématiques.....	21
Mais ce changement ne va pas sans difficulté. Tant que Russell était hégélien, la contradiction était un moyen heuristique de trouver un complément pour ce qui se donnait de façon partielle et unilatérale. C’est ainsi qu’il avait projeté une grande dialectique des sciences au tout début de 1898, qu’il a abandonnée à la suite de son changement philosophique (voir p. ex. MPD 52 sqq). Mais la contradiction, il la retrouvera sous une autre forme, à l’intérieur des mathématiques et de la logique, sous la forme de la classe de classes qui ne sont pas membres d’elles-mêmes. Et là, Russell ne la comprend plus comme heuristique, mais comme « fatale ». Elle lui apparaît comme grave, parce qu’elle ne tient pas selon lui à la notion d’infini, comme le croyaient Poincaré et certains autres contemporains. Il la signale d’abord à Frege le 16 juin 1902, puis à Couturat, le 29 septembre 1902 (CR 1, 285). On connaît l’effort que Russell a consacré à sa solution, et le nombre d’hypothèses qu’il a formulées pour tenter d’y échapper. Cette situation a mis Russell dans une situation d’invention extraordinaire.....	21
Nouveauté en logique.....	21
Nouveauté en philosophie.....	22
Importance du complexe.....	23
Conclusions sur l’œuvre de Russell : la philosophie et l’éthique.....	24

Anne-Françoise Schmid

afschmid@noos.fr

Janvier 2003